

JOURNAL DE GUIGNOL

ADMINISTRATION

GUIGNOL. . . Rédacteur en chef.
GNAFRON. . . Caissier.
MADEEON. . . Cordon bleu.

Toute demande d'abonnement, même accompagnée du montant et affranchie, ne sera pas agréée.

NOTA IMPORTANT

Les lettres et envois quelconques seront très-rigoureusement refusés, s'ils ne sont accompagnés d'un timbre-poste collé à l'extérieur pour leur servir de passeport.

Drolatique, satirique, amphigourique

cascadeur, fouaillieur et gouaillieur; épatant ébêtant et désopilant;
très-peu littéraire, mais par-dessus tout honnête canard

A LA PORTÉE DE TOUTES LES INTELLIGENCES ET OUVERT A TOUTES LES TRIQUES, EMPLUMÉES

Paraissant quand bon lui semble, lorsqu'il le pourra et chaque fois que le besoin s'en fera sentir. Guignol se réserve d'aller de l'avant quand il aura assuré ses derrières.

DÉPÔTS : à Lyon, chez tous les Libraires

BUREAU pour la réception de la Correspondance et pour la distribution du Journal :
AUX FACTEURS-RÉUNIS, Passage des Terreaux.

RÉDACTION

COGNE-MOU. . . Rédacteur.
CLAUQUE-POSSE. . . id.
JÉROME. . . id.

Pour être admis à faire des armes dans l'armée de Guignol, point n'est besoin d'être académicien, et l'orthographe n'est pas de rigueur.

Des idées, du neuf, des balançoires, des coups de bâton ou de bec, mais sans scandale, voilà le programme.

Les manuscrits non insérés seront voués à un feu d'artifice spirituel.

Les nombreuses réclamations qui nous ont été adressées sur le prix de la *Galerie du Journal de Guignol* nous ont fait rechercher un moyen de production plus économique que la lithographie.

Nos essais ayant parfaitement réussi, à partir de ce jour, nous publierons ces binettes, en gravure sur bois, au prix de 10^c.

Notre n° 4 fera juger du mérite de cet essai.

Avis à MM. les Libraires.

Toutes les feuilles précédemment livrées, quoique portées 25^c, ne pourront être vendues plus de 10^c. Réclamez la compensation.

LE FOND DE L'ARMOIRE

Avant que les frères Davenport soient venu travailler avec leurs esprits dressés en liberté sur

FEUILLETON DU JOURNAL DE GUIGNOL

GAUDES LYONNAIS

Fifrelin.

Si jamais vous avez envie de vous créer à peu de frais une réputation d'artiste, d'homme de lettres, de Mécène, vous ne sauriez mieux faire que d'aller trouver Fifrelin, et de lui demander son procédé.

Ce procédé a cela d'agréable, que pour réussir il n'est nullement nécessaire de savoir écrire en français, qu'il est superflu d'avoir du goût, et que celui qui l'emploie peut parfaitement se dispenser de posséder des instincts artistiques quelconques.

De plus, il a le mérite de vous procurer l'agrément de plusieurs décorations étrangères, à bon marché, ce qui satisfait toujours la vanité et qui chatouille le cœur de tout le monde, si peu Fifrelin que je veuille bien vous supposer.

Pour le mettre en pratique, il suffit d'avoir de l'argent; Fifrelin en a, et, voici de quelle façon il travaille; une fois que vous connaîtrez sa manière de faire, vous en saurez aussi long que moi, et vous pourrez commencer quand vous voudrez.

Fifrelin cherche par la ville un pauvre diable de littérateur, et va le trouver; il lui commande un livre sur un sujet impossible, sur l'utilité des Pyramides d'Égypte, ou sur la vie de saint Jacques-le-Mineur, et ce pauvre hère est trop heureux de trouver de quoi s'occuper, et de rencontrer un homme assez généreux pour lui faire faire des travaux selon son cœur.

Le livre composé, Fifrelin le fait imprimer à peu d'exemplaires, sur papier de luxe, avec des caractères de luxe, il y joint des gravures de luxe, le fait luxueusement relier, et se donne le luxe d'y mettre son propre nom, à lui Fifrelin.

Puis il envoie un exemplaire à un souverain quelconque, au pacha d'Égypte si c'est le travail sur les Pyramides, à la reine d'Espagne si c'est l'histoire de saint Jacques-le-Mineur, et le pacha ou la reine n'ont rien de plus pressé en recevant ce bel ouvrage, que de dire à leur chancelier:

« Vous enverrez une croix à ce M. Fifrelin, c'est un homme bien agréable, et je suis très-flatté de voir que l'on s'occupe des curiosités de mon royaume. »

Au bout de quelques années de ce petit travail, une boutonnière ne suffit plus pour contenir les rubans qui l'envahissent, et peu s'en faut que l'habit entier ne soit pris d'assaut par les souvenirs des puissances étrangères.

Pour se donner une réputation d'homme de goût, c'est un peu plus cher, mais enfin on peut encore y arriver.

Fifrelin fréquente les marchands de curiosités: tous les

bespierre Pétard ou Cicéron Pivoine, ou bien encore maître Guerrier.

Cependant, mon cher monsieur, laissons de côté pour aujourd'hui toutes ces rengaines si vieilles, si vieilles que la plupart ont barbe grise, et voyons un peu, s'il vous plaît, quelle est la morale de ces grandes feuilles que vous nous présentez comme modèle à suivre, ou tout au moins à imiter.

Croyez-vous par hasard que notre morale ne vaille pas celle de nos grands confrères, et pensez-vous que leur chronique locale ait jamais amené les pêcheurs à faire pénitence?

Croyez-vous que la quatrième page de ces journaux — la partie la plus sérieuse pour leur caissier — ne soit pas une école d'une moralité plus que suspecte pour vos enfants, pour ces tendres rejetons auxquels vous interdisez soigneusement la lecture des petites feuilles dans la crainte de voir leur innocence ternie?

Croyez-vous que mademoiselle votre fille complètera son éducation plutôt en lisant l'annonce des bombons indécents, des traitements secrets, des pommades immorales que vous savez, qu'en apprenant qu'un gaillard qui a dansé toute sa vie devant le Code, en a été puni par le ridicule?

Croyez-vous que l'intelligence de monsieur votre fils sera profondément éclairée quand il aura vu dans les faits divers de vos journaux sérieux, qu'on a découvert, en Angleterre, un crapaud vivant dans un bloc de silex, ou qu'un coup de tonnerre a fait changer de sexe un petit berger de la frouade Auvergne?

Et enfin, avez-vous la bonhomie de supposer un seul instant que votre épouse, monsieur le contribuable, diminuera un centime de ses dépenses

Raphaël de contrebande, toutes les statues de Phidias qu'on fabrique dans les faubourgs de Florence lui sont offertes; comme il paie bien, il a les exemplaires les moins détériorés, et de cette manière un musée est bientôt composé.

Aussi aujourd'hui se croit-il de bonne foi un véritable expert en fait d'art, et il suppose volontiers que la renommée de sa collection doit suffire pour répandre celle du propriétaire.

Toutes les fois que Fifrelin a été mis dedans, il ne l'a pas fait proclamer par le crieur public; mais il se console de ses nombreuses erreurs en disant à lui-même et à autrui que chacun peut se tromper, et que, du reste, il y a des fraudeurs si adroits, que les plus malins s'y laissent prendre.

Les plus malins, pour lui, ce sont les gens qui lui ressemblent, et il le répète avec tant de complaisance, que ce serait vraiment un crime que de le détromper.

La considération que les marchands ont pour sa bourse il l'attribue à son expérience, le pauvre homme; il ne voit pas que là où il croit être admiré pour son génie et son goût, il ne l'est que pour son porte-monnaie et ses pièces de cent sous.

Jean de Lafontaine a fait une fable sur le géai paré des plumes du paon; il y en aurait une bien plus jolie à faire sur le bourgeois paré des décorations étrangères dues à la plume de ses compatriotes.

CLAUQUE-POSSE.

en voyant que le sieur Polydore Truffignard refuse de reconnaître les dettes de sa femme Pétronille, qui a quitté furtivement le logis conjugal ?

Les scandales seront-ils moins grands parce que vous les apprendrez huit jours plus tôt par un petit journal, que huit jours plus tard par un compte-rendu de police correctionnelle ?

Un Conseil général, monsieur le contribuable—vous ne refuserez pas à un Conseil général le titre de sérieux je suppose—a émis le vœu qu'on affichât à la porte des marchands trompeurs un écriteau avec le mot *VOLEUR* écrit en gros caractères.

Le petit journal fait-il autre chose que de se rendre au vœu de cette assemblée d'hommes sérieux, et si on dit que les usuriers sont des coquins, que les voleurs méritent la corde, que les cocottes ruinent les cocodès sans expérience, allez-vous nous jeter la pierre ?

Ne pousseriez-vous pas des hurlements de paon qu'on écorche, si la voirie de votre ville natale ne mettait pas de lampion sur les tas d'ordures ou si elle ne prenait pas de mesure contre les chiens enragés ?

Eh bien, que faisons-nous ? Nous ne pouvons pas crier sur les toits M. un tel est un coquin, la police correctionnelle est là pour nous en empêcher, mais personne au monde ne pourra nous reprocher de chanter sur tous les tons que les gens qui trompent sont des trompeurs, que les gens qui volent sont des voleurs, que ceux qui ne sont pas au bain et qui ont mérité d'y être ne sont pas à leur place.

Vous criez de tous vos poumons, monsieur le contribuable, quand un fripon vous vole une pièce de dix sous, et vous ne dites rien quand un coquin se cachant sous la peau d'un honnête homme vient vous voler votre estime et votre considération.

Vous allez nous reprocher de montrer le bout de l'oreille qui passe, alors que vous devriez venir nous remercier à deux genoux de vous avoir ouvert les yeux.

Vous voyez bien, mon cher monsieur, que les gens qui crient contre la petite presse ne savent pas ce qu'ils disent, qu'ils veulent se donner un vernis de pudibonderie comme un faux-col pour cacher une chemise fripée, et qu'après tout il y a autant de morale—puisque vous en voulez de la morale—dans un petit journal comme le *Journal de Guignol* que dans tous ses confrères que vous avez la bonhomie de prendre au sérieux.

Défonçons l'armoire, montrons les ficelles, et vous vous trouverez aussi sot que les spectateurs parisiens en voyant que la divinité que vous aviez adoré n'était qu'un mannequin informe et vide que l'obscurité vous avait fait prendre pour quelque chose d'important.

ROB-ROY

GUIGNOL EN COLERE

REVUE SATIRIQUE

Notre moralisateur à coups de trique ayant été obligé de rester chez lui à la suite d'une légère indisposition, Gnafron va le voir.

C'est l'heure du dîner, la nappe est mise, et, sur la nappe, luisent quatre assiettes de porcelaine ordinaire : deux pour Guignol et Madelon, les deux autres pour Regrolinos et Chapotinos, deux jumeaux au front capace sous lequel brillent des yeux dont le regard plonge déjà dans l'avenir.

Le chef de famille invite Gnafron à dîner; celui-ci accepte, n'ayant rien à refuser à son maître !

L'angélique Madelon, qui est une véritable exception parmi les ménagères de Lyon, tient sa maison avec une propreté toute flamande. Chez elle tout brille, et il est défendu de cracher sur le parquet; elle ajoute à cette qualité celle d'un cordon-bleu de premier ordre.

On dîne gaiement, et au dessert, en débouchant le Fleury, la conversation suivante s'engage :
Les deux jumeaux et Madelon ouvrent de grands yeux et de larges oreilles.

GNAFRON, regardant les enfants de Guignol.

Voilà deux beaux lurons ! ça pousse crânement !

GUIGNOL.

Ainsi que tu le vois, et de plus sagement.

GNAFRON.

Qu'en feras-tu, mon vieux ?

GUIGNOL.

Je te le donne en mille !...

GNAFRON, après avoir réfléchi.

Je ne devine pas.

GUIGNOL.

J'en ferai deux Emile !

Deux citoyens marchant le front haut en tout lieu, Aimant le bien, le beau, n'ayant qu'un maître, Dieu !... Travaillant pour le corps et s'instruisant pour l'âme.

Il ne germera rien chez eux qu'il soit infâme.

Comprenant le devoir et les lois de l'amour,

Ils s'épanouiront comme une fleur au jour.

Ils ne connaîtront pas les vanités futiles ;

Pour eux les magistrats deviendront inutiles,

N'ayant à démêler jamais rien avec eux ;

Les prisons, les cachots avec leurs murs visqueux,

A leurs yeux paraîtront comme une anomalie,

Une cage où l'on met les gens pris de folie.

Ils chasseront du mal les nuages épais ;

Ils haïront la guerre et chanteront la paix ;

Ils vivront, penseront en hommes sages, probes ;

Je veux qu'ils soient tous deux de vrais hémaphobes,

Et que l'horreur du sang et de la cruauté

Les pousse vers l'amour et vers la charité.

GNAFRON.

Tu seras thaumaturge : A l'époque où nous sommes

On fait des avortons, on ne fait plus des hommes.

GUIGNOL.

Parce qu'on ne veut pas, ou ne réfléchit pas.

Ah ! le mauvais exemple est en haut comme en bas,

Et l'immoralité, ce venin de vipère,

Sur le cœur de l'enfant tombe du cœur du père.

Vois-tu, les faits sont tout et les mots ne sont rien.

Un père crapuleux n'élève qu'un vaurien ;

Car l'imitation nous régit dans ce monde,

Et malheureusement chez nous le vice abonde.

« Si vous prêchez d'exemple on vous écoutera. »

Le poète a raison et son vers restera.

Désirant qu'on logeât dans des maisons de verre,

Rigide dans mes faits, pour eux je suis sévère ;

Ainsi, c'est en prêchant d'exemple mes jumeaux

Qu'ils seront deux lions, qu'ils seront deux agneaux,

Selon que le besoin d'amour ou de colère

Dans leur cœur bien placé dira d'une voix claire :

Voici le mal ; tendez vos ongles sur le mal !

Voici le bien ; soyez pour lui l'agneau pascal.

GNAFRON.

Amen ! Et fasse Dieu que leur graine féconde

Rajeunisse au plus tôt ce misérable monde ;

Il en a grand besoin ; c'est comme un chien galeux

Qui fait vibrer les airs d'aboiements crapuleux.

Ce globe fatigué n'engendre plus d'hercules,

La vermine d'hier fait des verminicules !

Tout se dégrade et meurt promptement, salement,

Et ce monde n'est plus qu'un vaste avortement !

Je sais que tu diras : Bête, le Progrès marche,

Du déluge prochain, il sera la grande arche....

Pardieu ! je le sais bien, c'est le Progrès brutal,

Et le progrès qu'il faut, c'est le Progrès moral !

GUIGNOL.

Bien dit, mon vieux Gnafron ! tu vois clair dans les choses :

La terre doit subir bien des métamorphoses

Avant d'en arriver à la fraternité,
Aux lois d'amour dont Dieu remplit l'éternité.
Il faut se dépouiller de l'instinct de la bête,
S'épurer au creuset qui grandit l'âme honnête,
Il faut vouloir monter à la sage raison
Qui vous montre le moi par delà l'horizon...
Mais l'homme ne veut pas ; il vit comme un bêtire,
Se plonge dans le mal de par son libre-arbitre,
Entrainant avec lui sa femme et ses enfants
Dans le borbier du vice aux miasmes étouffants....
Le regard du poète et du penseur se lasse
Quand il veut voir au fond de notre populace,
Gestes et mots grossiers, furibonde impudeur,
Le mépris de soi-même en toute sa hideur,
De l'abrutissement tous les dévergondages,
Le cynisme qui fait grimacer les visages ;
Et ces gens dégradés en viennent à ce point
Qu'ils se crachent dessus en se frappant du poing.
On ne se cache pas de sa progéniture,
On ment, et l'on apprend aux enfants l'imposture ;
Auprès d'une couchette où dorment les petits,
On a son lit... et quand les grossiers appétits
Font frissonner la chair et les veines vermeilles,
Oubliant que tout près sont de jeunes oreilles
Guétant le moindre bruit, des yeux prêts à s'ouvrir
Dans l'ombre où le rayon de lune vient courir ;
Les époux maladroits...
Déflorent bêtement des âmes virginales,
En montrant sans vergogne à des yeux innocents

Les enfants voyant tout font leur apprentissage
De dépravation et de libertinage.

Voilà les faits d'en bas ; des couples monstrueux

Ont des enseignements ignobles, désastreux,

Où l'abject éhonté s'enchevêtre à l'infâme.

Là le père jaloux fait surveiller sa femme

Par son plus jeune enfant qui babille au hasard,

Et le père insensé crée en germe un mouchard.

Ici le père apprend à mépriser la mère,

Et la mère à son tour à dédaigner le père ;

Ajoutez à cela de dégoûtants propos

Qui sonnent salement ainsi que de vieux pots,

Des gestes malséants, précurseurs de querelles

Où volent en éclats les plats et les écuelles,

Vous comprendrez pourquoi la dépravation

Précoce chez l'enfance atteint la nation,

Et comment les parents, en tuant l'innocence

Des enfants, nous ont fait la dégénérescence

Qui gangrène, amoindrit, souille l'humanité

Et la fait rebrousser vers l'animalité.

GNAFRON.

Ah ! que veux-tu, mon vieux, la terre est ainsi faite :

Elle attend son messie ou son divin prophète,

On sent qu'elle a besoin d'un rajeunissement.

Tu n'as fait qu'un croquis tracé rapidement :

Pour peindre cet enfer, nous ferions dix volumes

Ecrits avec des pleurs, écrits avec les plumes

Qu'un ange laisserait tomber dans notre main.

Que nous ne pourrions pas changer le genre humain.

Gnafron embrasse les deux jumeaux, tend la main à Madelon et à Guignol, et regagne son domicile.

COGNE-MOU.

On ne reprochera pas à Guignol d'avoir étouffé ses confrères sous la conspiration du silence, en leur refusant sa publicité.

Les grands journaux savent avec quel plaisir véritable nous avons entretenu d'eux nos lecteurs.

— Quant aux petits, il n'en est pas né un seul sans que Guignol ait étendu les bras en disant : « Laissez venir à moi ces petits enfants. »

Mais aujourd'hui que les feuilles à dix centimes poussent comme les champignons après la pluie, — que chaque rue, chaque maison, chaque pavé veut avoir son organe, — il est vraiment impossible à Guignol de décrire avec ses bras de marion-

nette une ellipse assez étendue pour presser tous ces nouveaux-nés sur son cœur.

Il se bornera donc à souhaiter *une fois pour toutes* une bienvenue cordiale à tous les journaux présents et à venir en leur tenant ce petit discours :

« Mes chers amis qui avez vu ou qui verrez le jour à l'ombre de mon *sarsifix*, que l'esprit préside à vos idées, le français à votre rédaction et la prudence à vos conseils afin que vous deveniez grands et sages.

« N'abusez pas de mon journal pour remplir vos colonnes, et que votre premier numéro ne contienne pas comme celui du *Père Coquard* ou celui du *Toqué*, six et même sept articles où il n'est guère question que de moi.

« On pourrait croire que vous n'avez rien dans le ventre.

« Surtout, mes bons amis, n'allez pas faire les méchants au sortir de l'œuf en essayant de griffer ou de mordre *papa*.

« Vous savez que j'ai la peau dure, et qu'on peut s'y casser les dents.

« J'ai d'ailleurs dans mon portefeuille quelques petites missives de la plus agréable lecture. Il s'y trouve de curieux spécimens, de signatures d'ambitions déçues; et qui sait si je ne ferais pas fortune en vendant ma collection d'autographes. J'en connais qui, déjà aujourd'hui, ont une certaine valeur et que rachèteraient volontiers à prix d'or ceux qui les ont créés, mais qu'ils dorment tranquilles.

« Sur ce, je prie Dieu qu'il vous conserve vos imprimeurs et les bonnes grâces de vos lecteurs.

Avis-Guignol.

L'archéologue qui entretient depuis quelque temps déjà des relations avec une gilette de la rue de la Charité est prié instamment de vouloir bien faire régulariser à la mairie son commerce interlope sous peine de publication de détails compromettants.

Le gros amateur de poires qui, il y a quelques jours, à l'exposition d'horticulture, a chippé une superbe beurrée d'Arenberg, est prié de la rapporter intacte au bureau du journal, sans quoi nous nous verrions forcés de livrer son nom en pâture au public.

Une comtesse russe qui a la faiblesse d'aimer un négociant de notre ville est prévenue que cet affreux coqécès a été surpris en flagrant délit d'infidélité avec une ombrelle fuyant le choléra.

LES POTICHES

I

Prenez un sot, un imbécile, un crétin, — le plus sera le mieux, — passez-lui une cravate blanche, un habit noir, un air grave et bouffi à l'espérance d'une thèse, et vous aurez un homme sérieux.

L'homme sérieux, — autrement appelé *potiche*, — ne le veut Guignol, — n'est donc qu'un sot qui

tâche ou qui parvient à se faire prendre au sérieux.

Qu'il y ait de ces gens-là, c'est chose supportable; que la solidité du jugement, la profondeur des vues, l'austérité du caractère, la gravité de l'esprit aient leurs Tartufes comme la dévotion, c'est un mal inévitable; que l'on accorde quelquefois à ces magots de paravent le rôle et l'importance d'un homme, ce sont des accidents, et, d'ailleurs, il faut bien que tout le monde vive. Mais qu'ils envahissent tout, qu'ils gouvernent tout, qu'ils soient les maîtres et les rois de l'époque, voilà ce qu'on ne saurait accepter.

Il fut un temps où il ne se trouvait pas de réunions d'hommes d'esprit où l'on ne comptât un sot; pas de salon bien composé où il n'y eût un pédant; aujourd'hui c'est plus encore, et il n'est pas de soirée, de concert et d'assemblée où les *potiches* n'accaparent tout : les places, l'attention et les rafraîchissements.

Quoi que vous entrepreniez, vous êtes sûr de rencontrer sur votre route l'abdomen d'un homme sérieux pour entraver votre marche; de quelque emploi que vous soyez chargé, vous serez toujours sous les ordres de l'un de ces sots personnages; en quelque lieu, enfin, que vous vous trouviez, vous ne manquerez jamais de voir la silhouette déplaisante de ces envahisseurs, dont les faces plates et moroses glacent toute gaieté et stupéfient les élans de l'intelligence et du bon sens.

L'homme sérieux est devenu une calamité, un danger public.

Tourmenté d'une ambition puérile, il recherche avec avidité les emplois et les distinctions. C'est pour lui qu'ont été inventés les uniformes, les rubans, les ordres de première, deuxième et troisième classe, les médailles, les titres et les diplômes d'honneur.

Il court après tout cela avec une frénésie, une avidité que ne découragent ni les démarches obséquieuses ni la médiocrité de l'emploi. S'il ne peut avoir la Légion-d'Honneur, il se contente de l'ordre du roi de Siam; s'il ne peut endosser le frac brodé de conseiller d'Etat, s'il ne peut ceindre l'écharpe municipale, il portera fièrement la casquette d'un inspecteur de voirie; il lui suffit de pouvoir inscrire au bas de ses cartes de visite un titre quelconque, fusse celui d'employé des vidanges; il saura bien se récupérer de ses frais de sollicitations et d'obséquiosités par la hauteur et la brutalité de ses procédés envers ses inférieurs.

Au moral, l'homme potiche n'a jamais été qu'un être assez ignoble. Esprit trop étroit pour croire à quelque chose, il n'a jamais songé qu'à faire croire à son propre mérite. Dévoré d'appétits grossiers, il fait étalage d'une certaine sévérité de mœurs, qui est bien moins de l'hypocrisie qu'une nécessité : les vices même l'ont trouvé antipathique et l'ont repoussé avec dégoût; la corruption l'a fuit avant qu'il ait songé à y renoncer, et toute sa morale consiste à blâmer dans autrui des plaisirs qui ont renoncé à lui.

Etres nuls et qui occupent tout, impuissants et qui veulent tout faire, inertes et qui se multiplient outre mesure, les hommes sérieux détestent tout ce qui n'est pas eux : leur mépris est pour les faibles, leur haine pour les clairvoyants. A ce dernier titre, ils ne peuvent souffrir le *Journal de Guignol*.

Ils savent bien qu'il n'est pas possible de peindre un vice ou un ridicule sans exposer leur propre image, quelque précaution que l'on puisse prendre. Ils savent bien qu'ils ne sont point de ces hommes dont l'individualité grande et pure peut passer, sans en souffrir, sous le crayon du caricaturiste ou la plume du satyrique, mais que pour eux le moindre frottement suffit à enlever le vernis léger dont est recouverte leur grossière nullité.

Allez, bonnes gens, laissez s'épancher votre haine... Guignol vous le rend bien. Vous criez contre lui parce que vous vous reconnaissez dans des images qui ne sont pas les vôtres; prenez patience, votre tour viendra, et si la foule reconnaît vos masques abêtis, ne vous plaignez pas; vous aurez obtenu l'immortalité que vous est due, l'immortalité du ridicule et du mépris.

JÉRÔME.

COUPS DE CRAYON

I

EGÉRIE BASBLEU.

Egérie Basbleu est arrivée à cet âge que l'on pourrait appeler, chez la femme, le mois d'octobre de la vie.

Les grâces timides, la gaucherie séduisante et le parfum virginal de la jeune fille ne sont plus qu'à l'état de souvenir lointain; déjà même le soleil de l'âge mur est à son déclin et ne colore que d'un pâle reflet des charmes qui purent être séducteurs.

C'est un fruit blet que ronge un ver appelé *quarante ans*.

Au détour de son septième lustre, Egérie Basbleu a perdu ses illusions et son mari. Peut-être celui-ci s'était-il efforcé, sa vie durant, de faire passer celles-là à coups de cravache, — toujours est-il que, si elle a poussé beaucoup de soupirs sur les premières, on ne l'a jamais vue verser des pleurs sur la tombe du second.

Pendant plusieurs mois, Egérie a posé pour la femme qui *afle vide au cœur et le vague à l'âme*.

Souvent, — se sachant vue, elle s'est accoudée pensivement sur l'appui d'une fenêtre, afin de persuader aux gens naïfs que son esprit voyageait pardelà l'horizon, à califourchon sur un nuage.

Il eût suffi pourtant d'un examen un peu attentif, pour se persuader que l'infini de son regard se bornait à une cheminée d'usine ou aux tuiles d'une maison voisine.

Enfin, un beau jour, rassemblant les débris de ses rêves déçus, les restes de ses illusions estropiées, les épaves de son idéal écloppé et les souvenirs cuisants de sa vie conjugale, — elle a composé du tout un ouvrage indigeste, imitation grotesque de l'*Indiana* de Georges Sand.

Depuis cette époque, Egérie se croit une femme supérieure; — elle considère du haut de ses trois cents pages imprimées l'humanité qui grouille à ses pieds, et il lui arrive fréquemment de regarder dans son miroir si l'étoile du génie ne brille pas à son front.

Quoique affectant une prudence exagérée et détournant la tête à une parole légère, — elle ne craint pas, à l'occasion, d'aborder des discussions un tantinet scabreuses, — et même de hasarder parfois des mots techniques à l'appui de ses apophtegmes.

D'ailleurs, comme l'Arsinoë du *Misanthrope*, si

Elle fait, des tableaux, couvrir les nudités, On sait qu'elle a du goût pour les réalités.

II

ALEXINE CÉRÈS.

Filleule de la déesse des moissons, — Alexine Cérés couronne son front pur d'une auréole de cheveux blonds et balance sa tête sur son cou flexible, avec une grâce à vous faire croire que tous les cygnes ont le torticolis.

Sainte Catherine tient encore cette charmante enfant sous son aile virginal; l'anneau d'or n'a pas froissé son doigt délicat, et aucun époux n'a effeuillé sa couronne de fleurs d'oranger.

A lui voir trainer nonchalamment la queue de sa robe d'organdi sur le sable des allées ombrées, — le regard noyé dans l'azur du ciel et les boucles de ses cheveux blonds doucement agitées par la brise du soir, — on comprend vite que cette blanche créature ne peut respirer à l'aise que sur le pic le plus élevé de l'Himalaya — et ne doit boire, à ses repas, qu'une eau puisée aux sources du Mississippi.

O toi, — mortel ambitieux qui aspires au bonheur de rimer à la taille de cette vierge immatérielle les chaînes de l'hyménée et de plonger tes mains dans les ondes épanchées de sa chevelure, — aie bien soin d'envelopper tes serments de la poésie vaporeuse d'Ossian et de donner à ta voix les accents d'une harpe éolienne, si tu ne veux pas t'entendre dire :

— Ah ben, zut! moi, épouser ce *mufle*!!!!

DIOGÈNE.

Fête baladoire de la place Bellecour

DITE VOGUE DES POUTRONES

Cette fête, depuis longtemps populaire dans notre cité, présentera cette année un éclat inaccoutumé.

Des baraques élégantes établies dans les allées

de la place offriront mille distractions à la foule, solliciteront la curiosité et tenteront la convoitise des acheteurs : articles de mode, bijouterie fausse, jouets mécaniques, magots et vases de porcelaine, fleurs et vertus artificielles ; spectacles de tout genre, figures de cire, ménageries, tours d'adresse, escamotage et pagodes, le tout à des prix variés et à la portée de toutes les bourses.

Toutes les classes de la population lyonnaise ont assuré leur concours à cette solennité ; de riches négociants, de graves magistrats, de brillants officiers, de nobles fils de famille et jusqu'à de modestes courtisans de boutique apporteront leur obole ou paieront de leur personne. On remarquera surtout le mât de cocagne élevé aux frais de MM. les agents de change, et portant à son sommet les valeurs les plus estimées...

Dès 6 heures, toutes les baraques seront ouvertes ; musique militaire.

A partir de 8 heures, causeries vives et animées, grande exhibition, illuminations.

A 11 heures, jeux innocents et autres.

LES ULCÈRES LYONNAIS

III

Les Charançons d'Affaires

Si vous avez été quelquefois à la Bourse, vous avez sans nul doute remarqué des gens presque déguenillés causant entre eux à voix basse, feuilletant un portefeuille graisseux, prenant des notes ou lisant des papiers marqués au chiffre de Thémis, ce sont des charançons d'affaires. C'est là que vous trouverez aussi le banqueroutier de la veille et celui du lendemain, le débiteur de mauvaaise foi, le créancier perfide, le prêteur sur gages, le joueur clandestin, l'usurier, la canaille enfin.

Cette horde de coquins sans vergogne est incessamment remuée, menée, conseillée, exploitée par les charançons d'affaires. Ce sont eux qui empêchent les arrangements à l'amiable entre les débiteurs et les créanciers, eux qui jettent la zizanie entre les victimes d'une faillite et mangent en frais les répartitions, eux qui font ces liquidations éternelles dont on ne voit jamais le premier sou, et qu'ils partagent, en une soirée, avec d'autres liquidateurs, leurs associés ; eux qui étudient le défaut des lois, qui cherchent les mailles qui puissent laisser passer au travers du réseau du Code ; eux qui méditent les *primes* ; eux qui font une sorte de *contrebande légale*...

Comme premier fond de roulement, le charançon d'affaires compte ce qu'il sait de jurisprudence commerciale, la hardiesse que donne la misère, la ruse que donne bientôt l'habitude des affaires véreuses, enfin cette espèce d'autorité que donne, aux yeux des niais, l'argot du Palais.

Il commence par acheter à vil prix, partout où il le peut, aux usuriers et aux fripières de l'amour, des créances désespérées, remboursées de dosiers, jugement, appel, arrêt, exécution, référé, qui meublent ses cartons et donnent à son bouge l'apparence d'une étude d'avoué.

Cela fait, il se met en campagne, sa créance à la main, il apparaît comme un remords dans le salon de l'homme du monde qui n'a pas bien payé ses dettes de jeunesse ; il surgit comme le spectre de la ruine dans la mansarde du pauvre ou dans la boutique du petit détaillant. Il prie, il supplie d'abord ; il parle de sa misère, des malheurs de sa destinée, puis il menace, il invoque la justice et ne tarde pas à vous livrer à la foudre des lois... Enfin il fait vendre ou il est payé.

Ses petites affaires prospèrent, il agrandit ses opérations, il se charge de faire des placements mal assis, sur lesquels il touche des commissions exorbitantes ; de lancer des entreprises industrielles dont lui seul accapare les bénéfices ou ruine à son profit ; il entremêle ces infamies, qu'il appelle des *petites noirceurs*, de filouteries de Banque tel-

les que fonds prêtés à 20 % à des paysans, à des ouvriers, à des négociants naïfs qui ne connaissent pas les établissements de crédit ou qui n'osent y aller, et qui sont grugés par ces habiles filous avec toutes les apparences, les cérémonies de la justice et de par la loi.

Enfin, s'il devient riche, — ce qui arrive, ce qui est arrivé, — le charançon d'affaires quitte sa larve de boue. Il fait la banque en grand, sérieusement, joue à la Bourse, devient administrateur d'une Compagnie quelconque, stipendie des lorettes, a des salons luxueux, donne des soirées où vont des hommes aux yeux desquels l'or des moulures sanctionne ses infamies, et parle à tout propos de délicatesse, d'honneur et de considération.

Mais l'opinion publique ne s'y trompe pas ; elle se dit que ce *vol décent* auquel se sont adonnés ces hommes-là n'est, en définitive, qu'un vol qui, commis dans la rue, à la lueur d'un réverbère, enverrait un malheureux au bagne ; elle enveloppe du même mépris le charançon d'affaires et le voleur de grand chemin, elle les assied ensemble sur le banc d'ignominie, elle accole tout haut à leur nom de sanglantes épithètes.

L'opinion publique a raison.

En effet, est-il bien nécessaire de dépouiller son semblable avec le concours du couteau quand on arrive au même but sous un certain vernis de probité et de justice.

Comptez au bout de l'an le nombre de paysans, d'ouvriers, de petits négociants entraînés à leur perte par ces audacieux coquins, et voyez si le résultat n'est pas le même ; toutes ces petites économies, ces petites fortunes, ces sueurs du pauvre sont entrées dans la caisse du voleur. L'assassin ferait-il mieux ? Non, certes. Cartouche et Mandrin n'oseraient pas, la Cour d'assises les en laisserait-elle libres, vivre brillamment attelés à tous les vices et sous le harnais de la fortune, tandis que leurs victimes vont mourir à l'Hospice et sont brouettées à la Madeleine dans le tombereau des pauvres.

PARNON-CANNE-A-TORDRE.

THÉÂTRES.

Il y a une petite chose que nous tenons à faire connaître parce qu'elle a son importance en matière de critique : c'est que Guignol n'a pas d'entrée de faveur et paie sa place au théâtre, — comme tout le monde.

La plupart de nos confrères ne pourraient pas en dire autant.

Mon Dieu, — nous voulons bien croire que l'impartialité des susdits confrères ne saurait être ébranlée par une économie quotidienne ou bi-hebdomadaire de six francs, — mais nous avons vu tant de réputations d'acteurs ou d'actrices — et tant d'habiletés de directeur (voir les grands journaux d'il y a trois mois) fabriquées à coups de billets de faveur, — que les quelques mots qui précèdent ne nous semblent pas complètement inutiles.

Nous ajouterons que M. Delestang ne s'est engagé en aucune façon à acheter chaque samedi cinquante numéros du *Journal de Guignol* — et que nous n'avons pas reçu le moindre bouquet ni la moindre déclaration de mesdames les cantatrices, coquettes, Dugazon, soubrettes ou même utilités.

Mercredi a eu lieu, à l'Opéra, une représentation de *Guillaume-Tell*, donnée avec le concours de M. Villaret.

M. le directeur avait eu soin de faire mettre sur les affiches : — *Le prix des places ne sera pas augmenté.*

Il faudrait avoir le cœur peu sensible pour ne pas savoir gré à M. Delestang de cette gracieuseté ; aussi nous empressons-nous de lui témoigner notre reconnaissance en lui donnant un petit conseil : à savoir qu'il faut éviter autant que possible ces *ficelles* de métier qui

frisent le charlatanisme et rappellent trop M. Raphaël Félix, dont le souvenir n'a rien d'agréable.

Puisque M. Delestang était bien décidé à faire cette générosité, — il était plus simple de ne rien mettre du tout et plus délicat de ne pas dire aux spectateurs : « Monsieur, remarquez bien que je fourre trente sous dans votre poche.

D'autant plus qu'il s'agissait de M. Villaret. Non pas que ce ténor soit dépourvu de tout mérite ; — il a une jolie voix, ne chante vraiment pas mal et... fera un excellent baryton dans quelques années.

C'est ce que les gens indifférents appellent un bon chanteur, — mais voilà tout.

Comme la plupart des artistes d'aujourd'hui qui veulent aller aussi vite que les morts de la ballade, M. Villaret manque, croyons-nous, d'une éducation musicale complète.

Trop pressé de mettre sa voix en coupes réglées, — il a passé huit, dix mois, un an peut-être au Conservatoire, et en est sorti sachant assez bien deux ou trois opéras qu'il chante à peu près comme on les lui a appris.

Cela suffit-il pour constituer un vrai chanteur ? Evidemment non : car si les morceaux connus, classiques, sont dits par lui d'une façon très-passable, le reste de l'œuvre est souvent négligé, mal phrasé et chanté sans style.

Enfin, M. Villaret a eu grand tort de se produire dans *Guillaume Tell*. Sa voix est évidemment insuffisante pour cet opéra qui exige des ressources vocales dont il est loin de disposer : il en résulte que l'artiste est obligé de crier, et que les notes élevées manquent totalement d'ampleur.

En résumé, la représentation de *Guillaume Tell* a été très-ordinaire ; les autres artistes, sur lesquels nous reviendrons plus tard, ne se sont pas très-distingués, — sauf pourtant Mlle Nordet, qui mérite une mention honorable pour avoir joué et chanté son rôle de petit jeune homme avec plus de soin qu'on ne le fait généralement.

A quand l'Africaine ?

FRÈRE JACQUES.

P. S. J'allais oublier ; — le journal *la Tour Pitrat* a fait son troisième début : tout le monde a admiré l'esprit, la finesse, l'atticisme de cette agréable feuille, et elle a été reçue à l'unanimité.

Une part du succès est due, croyons-nous, aux applaudissements du *Journal de Guignol*, au *Bressan* de M. Dechaux et au *paillasson* de M. S. D... (Voir *Poème d'amour*.)

CORRESPONDANCE

Dolorès. — Ton contraste de Picciola est, hélas ! trop souvent vrai. — Le secret ? tu nous a vu à l'œuvre. — Ton lumbago vaut le pied de nez. — Les austères P. et autres promis : oui ! — Comment ! trois têtes pour un bonnet !

Joséphine C. — Prenez garde ! la jalousie... — Patience tôt ou tard est récompensée.

Ratapoil. — Nous verrons plus tard.

Pique-en-peigne. — Bien touché.

Troussevache. — Nous en avons trop ri dans le vieux temps pour en rire aujourd'hui. Tout est mort.

Onesiphore Mumuche et Champavert du Gorguillon. — Nous en profiterons.

H. H. — Ton avis sera mis à profit. — Déjà nous avons signalé ce honteux manège.

Ninon de Lenclos. — Ton nom promet ! Envoie tous les jours.

Verax. — Nous danserons avec le joueur de musette, plus tard.

Cacajouilla. — Ces diables de millions ; ça grise vieux et jeunes. — Le Mulet ! holà ! drôle coïncidence !

Boquaqu. — Essaye ce qui te plaira.

L'Imprimeur-Gérant, LABAUME.